

## Chapitre 27

### *Après Bull Run Creek.* (Tragédie et euphorie.)

La bataille a failli mal tourner pour les Confédérés. Elle a démontré le bien-fondé de la position que je défendais déjà comme élève officier à Saint-Cyr : on peut toujours tracer des plans de bataille, c'est le combat lui-même qui démontre lequel des partis a fait les meilleures suppositions préalables.

McDowell avait prévu d'immobiliser l'armée du général Johnston dans la vallée de la Shenandoah par une attaque de Robert Patterson et des dix-huit mille hommes de la première armée de la Shenandoah. Il avait informé le général Scott que le plan d'attaque ne pouvait réussir que si Johnston était bloqué dans la vallée de la Shenandoah.

Grâce à des informateurs, Beauregard, averti du mouvement de McDowell vers vingt heures dans la soirée du 16 juillet 1861, a pu se préparer. Il a ordonné au général Johnston d'amener l'armée de la Shenandoah par le col de Blue Ridge pour ensuite attaquer McDowell sur son flanc droit.

Et ce n'était pas une mauvaise solution parce que la matinée s'est plutôt mal présentée pour les hommes de Beauregard.

À l'aube, la brigade unioniste de Richardson tire quelques coups de canons vers le gué de Mitchell situé sur l'aile droite du dispositif confédéré. Certains coups atteignent le Q.G. de Beauregard. Si j'évoque ce détail, c'est qu'il montre que Beauregard s'est laissé surprendre. Il réagit en ordonnant une manœuvre de diversion sur le flanc nord. Mais jamais ses ordres ne parviennent au Général Ewell ni au Général Jones qui aurait dû fournir un appui à Ewell. Ou plus exactement, Ewell a reçu l'ordre de se tenir prêt à faire immédiatement mouvement, et Jones lui, n'a rien reçu du tout. Cet incident qui aurait pu avoir de graves conséquences montre à l'évidence que les militaires qui s'affrontent maîtrisent fort mal une des données essentielles de la manœuvre des grandes unités qui seront désormais la norme des guerres modernes : les moyens de transmission. En France nous avons toujours, depuis le premier Napoléon, des corps d'estafettes qui portent des dépêches et des notes écrites voire des éléments de plans. Et nous avons aussi les tourelles de sémaphore qui permettent de transmettre des ordres sur tout le front d'engagement. Nous avons aussi des opérateurs de sémaphore à terre qui communiquent par fanions.

En fait, je découvre plus tard que l'officier de transmission de Beauregard dispose lui aussi d'un peloton de sémaphore. J'ai appris depuis qu'au cours de la journée il a envoyé un message à huit kilomètres de distance pour signaler que l'aile gauche d'une unité était menacée. Evans qui était concerné a pu réagir et sauver la situation dans son secteur. Bravo, capitaine Edward P. Alexander, officier de transmission de Beauregard !

En un autre endroit, alors que je vois se replier en ordre une unité d'infanterie, les quatre canons de la demi-batterie près de laquelle je suis installé, aux ordres du jovial Capitaine John D. Imboden, rompent l'avancée des fédéraux ce qui permet aux fantassins de ce qui reste de la compagnie de se reprendre et de s'emboîser au sommet de la colline. Mais la bataille reste confuse toute la matinée. Les charges se succèdent, arrêtées par les salves de fusils ou de mousquets et les batteries d'artillerie qui tirent à mitraille avec des obus à mèche.<sup>1</sup>

À chaque repli des unités qui étaient à l'offensive, je vois de nouveaux corps qui jonchent le sol.

Vers midi, la Première Brigade de Virginie du Général Thomas J. Jackson fait irruption sur le champ de bataille. Je suis aussi surpris que les yankees, parce que les

---

<sup>1</sup> La mèche s'allume au départ du coup et conduit une étincelle à une charge introduite dans la coque du boulet qui explose quelques secondes après la sortie du tube. L'obus éclate et crible d'éclats l'espace dans un rayon d'une vingtaine de mètres. C'est l'ancêtre du shrapnell de la première guerre mondiale.

Virginiens ont fait mouvement discrètement derrière les hauteurs et se sont mis en lignes avant de monter vers la crête des collines qui surplombent le champ de bataille. De là où je suis, sur la colline de Henry House, je n'ai rien vu venir. Et Jackson est arrivé avec cinq régiments ! Il a avec lui de l'artillerie en nombre, de l'infanterie en renfort des régiments organiques à sa brigade – il s'agit de Légion Hampton du colonel Wade Hampton et de la cavalerie en renfort également, celle du colonel Stuart. Et c'est là que j'ai admiré l'artilleur qu'est resté Jackson. Il a fait disposer les pièces de ses batteries à défilement de la ligne de crête. Une fois chargées et prêtes au tir, on n'en voyait que les tubes. Après le départ des coups, le recul faisait refouler chaque pièce en contrebas ce qui permettait de recharger à l'abri des coups de contrebatterie des yankees. Ce diable de Jackson connaissait manifestement bien le terrain et l'existence de ce chemin muletier qui court derrière la crête et permet une manœuvre aisée d'arrière en avant lorsque les servants de pièces ramènent la pièce en batterie pour ouvrir le feu. Une intense bataille d'artillerie commence entre les fédéraux et les confédérés. Les treize pièces de la Brigade Jackson frappent avec une grande justesse. Quel dommage qu'ils prennent le risque de recevoir des coups parce qu'ils font du tir direct ! S'ils appliquaient la méthode de pointage indirect... Mais ce n'est pas le cas.

Pendant cette bataille d'artilleurs, McDowell déplace les batteries de Rickett et Griffin depuis Dogan's Ridge vers la colline Henry House pour un soutien au plus près de son infanterie. Les artilleurs surgissent tout près de ma position d'observation.



*Les artilleurs surgissent tout près de ma position d'observation.*

Je m'écarte un peu pour éviter de les gêner et surtout pour avoir assez de recul pour tenter quelques photos. Et, faut-il l'avouer, pour ne pas être dans une zone de réceptacle des tirs de contrebatterie qui ne vont pas manquer de s'abattre sur les nouvelles positions.

L'officier qui commande cette unité est encore un vétéran barbu en uniforme bleu et képi mou rouge. Il commande avec précision, avec cette voix forte caractéristique des artilleurs qui doivent se faire entendre d'un bout à l'autre de leur position de batterie. Mais chez lui aussi, on sent une jovialité et une sorte de joie de vivre. Dans cette mêlée horrible, cela relève de la gageure.

J'utilise pour ma chambre photographique un pied court qui me permet de prendre mes clichés en étant à plat ventre lorsque le pied est réglé au plus bas, ou à genou lorsqu'il est réglé au plus haut. Je suis ainsi moins exposé aux coups et aux balles.

J'ai évacué la position d'arrivée des artilleurs en me reculant, comme je l'ai expliqué, mais je suis resté à proximité. Et je puis les voir se déployer en ligne, les pièces très proches – trop proches à mon goût – les unes des autres. Apparemment, les servants ont reçu des

consignes de tir à projectiles légers, puisqu'ils n'entravent pas les roues et ne préparent pas la manœuvre de remise en batterie.



*Les pièces sont très proches les unes des autres.*

Effectivement, lorsque la première pièce, celle située à droite de la position, ouvre le feu, elle ne bouge que fort peu. Le recul ancre les deux bêtes du timon dans la terre. Traversant un nuage blanc, le projectile part dans un frondonnement qui fait suite à une détonation assez molle. Quelques secondes après le départ du coup, je vois un nuage noir centré d'une flamme rouge qui éclate au-dessus d'une section d'infanterie yankee en mouvement vers une unité confédérée embarrassée dans la vase de la berge du ruisseau dont les hommes se sont trop approchés. Tous les soldats unionistes dans un rayon d'une quinzaine de mètres s'effondrent et soit restent immobiles au sol, soit tentent de se trainer hors de la zone qu'a criblée la mitraille dispersée par l'obus à mèche.

La charge est bonne. La pièce ne bouge presque pas et surtout la boîte à mitraille arrive à la bonne hauteur et à la bonne distance.

- On continue en charge un ! » s'exclame le capitaine. « Même objectif, annoncez "Pièce prête" !

- Pièce deux, prête... »

Lorsque les trois autres pièces ont annoncé « prête », le capitaine commande « Attention, Batterie... Feu ! »

Nouveau frondonnement après le grondement des pièces qui tirent en même temps. Quatre boîtes à mitraille dispersent la mort au-dessus des fantassins yankees. La fumée me bouche la vue, poussée par une brise molle dans la chaleur de cette journée torride. L'odeur de la poudre me stimule. Je sais bien qu'en forte concentration, la puanteur de la fumée de poudre noire a un effet excitant, eh bien là, nous sommes servis !

J'aperçois un homme barbu assez grand, sur un cheval bai, qui semble donner des ordres. Ensuite, il s'arrête sur la crête et semble considérer la mêlée en spectateur. Ce doit être quelqu'un d'important. Malgré mes lunettes de vue, à cette distance et avec la fumée je ne l'identifie pas. Il est en uniforme bleu mais les hommes qui le dépassent pour se ruer vers le bas de la pente sont en gris. Je note d'ailleurs que nombre de soldats confédérés sont en bleu. Et souvent leurs officiers. Avec les jumelles, je scrute la crête et m'arrête sur cet homme apparemment immobile. De temps en temps, je vois s'approcher de lui des hommes à cheval ou à pied. Soudain, il a un geste vif de la main gauche, la secoue. Je le vois la prendre avec sa main droite, après avoir remis son sabre au fourreau. À un homme à cheval portant chapeau noir avec une ample plume qui semble un plume d'autruche noire, il semble adresser un

commentaire rassurant. Peu à peu, la situation semble s'améliorer pour les confédérés mais la mêlée est encore sanglante.

Je tente de voir quelque chose à travers la fumée grâce à mes excellentes jumelles françaises. Mais la fumée stagne faute de vent pour la dissiper. Les fantassins confédérés tirent par salves de leurs fusils, un rang couché, un rang à genoux, un rang debout. Ensuite le rang à genoux charge à la baïonnette suivi par le rang debout tandis que les couchés se relèvent pour recharger. Et ensuite la mêlée reprend. Je ne vois pas sur le champ de bataille les redoutables carabines Maynard. Ce sont les cheveau-légers qui en sont dotés or ils sont sur les flancs et je n'en vois pas autour de moi. Malgré la fumée je repère un drapeau unioniste. Mais non, c'est le drapeau confédéré « *Stars and Bars* » qui ressemble fort à celui de l'Union, « *Stars and Stripes* ». Cela plus le fait qu'encore nombre d'unités confédérées sont en uniforme bleu est dangereusement trompeur ; il y a de quoi craindre des confusions dramatiques.



*Le drapeau confédéré « Stars and Bars » qui ressemble fort à celui de l'Union, « Stars and Stripes ».*

L'attroupement autour du drapeau me semble une reprise de souffle. J'ai l'impression qu'il y a un regroupement de prisonniers en bleu et qu'on leur prend leurs armes. Ce qui semble être un officier à cheval tourne autour d'eux et, à ses gestes, il semble leur donner des ordres. Un autre homme à pied, en bleu mais avec un pantalon clair, fait aussi des gestes. À proximité, un gros volume de soldats confédérés braque ses armes vers le haut, mais j'en vois qui rechargent. La plupart des fusils portent une baïonnette.

Je me débats avec mes plaques photographiques. Grâce à ce nouveau matériel, j'ai bon espoir d'avoir réussi quelques clichés assez rares. Je finis de bien les mettre à l'abri de la lumière en séparant les plaques impressionnées des plaques vierges quand un officier de liaison arrive. Il me semble bien que c'est celui que j'ai vu sur l'autre crête auprès du général qui commandait du côté de la brigade Jackson. Il s'arrête à proximité de la batterie et le capitaine officier de tir s'approche de lui. D'ici, on ne voit plus grand-chose des environs du ruisseau de Bull Run. Mais j'entends ce qui se dit.

- Nous n'avons pas eu trop de pertes, mon commandant. Quelques blessés par leur mitraille, un bras cassé par une mauvaise manipulation d'un caisson. Mais je n'ai presque plus de munitions légères, et s'il faut continuer à tirer, il me faudra tirer en charge deux, voire trois. Et alors il faudra faire entraver les pièces et enfoncer des piquets de rappel pour ramener les pièces en batterie.

- Rassurez-vous, les deux brigades de la vallée de la Shenandoah sont arrivées il y a une demi-heure. Elles finissent de repousser les yankees vers le Nord. Nous approchons de la fin du combat.



- Voici une bonne nouvelle. Mais il va falloir prendre des précautions pour la nuit. Je vais faire reculer mes pièces mais installer des guetteurs sur la crête.

- Pourquoi ?

- Mon commandant, on voit que vous n'avez pas encore souvent passé la nuit avec l'ennemi autour de vous. De jour, on se met sous les arbres, lorsqu'on est au repos. De nuit, on fait pareil mais on met des guetteurs à l'oreille parce que la nuit on ne voit pas grand-chose mais on entend tout. »

Il dit cela sans forfanterie. Plutôt pour transmettre à un jeune officier, même plus gradé que lui, un morceau d'expérience utile.



*Le capitaine parle sans forfanterie, plutôt soucieux de donner un conseil utile.*

Le commandant d'état-major a un large sourire et un geste de salut qui est aussi un remerciement. Alors je m'approche, au moment où il va repartir.

- Monsieur, m'apostrophe-t-il aimablement, ne seriez-vous pas le Baron de Berdeilhe ?

- Si-fait, Mon Commandant. Puis-je vous poser une question ?

- Je vous en prie...

- J'ai vu dans mes jumelles un homme, apparemment un officier, qui donnait des ordres sur la crête, là-bas, mais qui semble avoir été blessé. Qui est-ce ?

- Il s'agit du Général Thomas Jonathan Jackson qui commande la Première Brigade de Virginie. Mais rassurez-vous, il n'est que légèrement blessé. Où logez-vous ?

- Je dois vous avouer que j'ai été surpris par la précipitation des événements et que je suis arrivé le plus rapidement possible par le train avec mon cheval et un bagage aussi léger que possible. Ma monture est dans une clairière et doit être affolée. Je vais aller la rassurer, quant à mon bagage, le voici. J'ai vu ce que je devais voir aujourd'hui. Pour passer la nuit, je vais bivouaquer avant d'essayer de reprendre un train demain pour rentrer à Charleston.

- Tenez » me dit-il en griffonnant quelques mots sur un formulaire « présentez-vous sur les arrières de la brigade. Nous avons déployé notre zone administrative<sup>2</sup> à proximité de la gare de Manassas Junction. C'est là que le général de Beauregard a son quartier général. Là, on vous indiquera un lit de camp dans un chariot d'ambulance qui a été réservé à cet usage. Et présentez-vous au Q.G. du Général de Beauregard. C'est lui qui nous a indiqué votre présence possible à proximité des combats avec une chambre photographique. »

<sup>2</sup> Zone administrative : dans le vocabulaire militaire états-unien, il s'agit de la zone logistique située en arrière du front mais à proximité des lignes arrière. On y trouve les dépôts mobiles, la zone médicale et l'aire de livraison des munitions, des vivres pour les hommes, l'atelier du maréchal ferrant et le fourrage pour les animaux.

C'est ainsi que je me trouve en cette aube du 22 juillet, lendemain de la bataille, étendu sur un lit de camp qui rappelle ceux que j'ai connus dans l'armée impériale avant de rejoindre le corps des géomètres d'État. J'ai dormi avec mon LeMat dans mon sac de couchage. C'est une excellente astuce, ce sac. Il s'agit d'une couverture de grosse laine cousue de façon que seule la tête sorte et que le corps reste autant au chaud que possible. Réveillé, je fais défiler dans ma tête les images de la bataille. À l'aube, j'entends sonner le triangle de la cantine qui annonce le petit déjeuner. Nous sommes au début de la guerre, on peut donc espérer qu'il y aura quelque chose à manger. Je me doute que d'ici quelques mois, les menus seront plus frugaux même à côté du Q.G. du général en chef. Je prends dans le chariot où j'ai dormi un des seaux de toile qui pendent près de la barrique d'eau accrochée à la ridelle. Je me lave sommairement et me voici plus frais qu'au réveil. Mes bottes sont poussiéreuses et mes vêtements froissés mais je repars tout à l'heure vers Charleston. Avant de repartir, je vais prendre contact avec Beauregard. Je rectifie ma mise et arrange le sac de couchage sur le lit de camp.

C'est alors qu'on m'appelle d'en bas du chariot. Une estafette m'indique que je suis invité par le Général de Beauregard à partager son petit déjeuner. D'ordinaire, en Amérique, il s'agit d'un vrai repas, comme dans nos campagnes. Mais Beauregard préfère un bon déjeuner à midi. Aussi son petit déjeuner est-il, à ce qu'on m'a dit, fait de café et de quelques-unes de ces crêpes épaisses mais de petite taille qu'ils appellent des « *pancakes* ». En fait, pas du tout. Lorsque j'arrive dans la salle à manger du mess de fortune installé dans la salle des guichets, je trouve un classique déjeuner anglo-saxon avec des petites saucisses, des pancakes, effectivement, mais aussi des épis de maïs grillés, des haricots rouges et des œufs sur le plat. « Que voulez-vous, nous mangeons ce que la cantine prépare pour les hommes. Alors je ne complique pas la tâche des cantiniers en leur demandant des menus spéciaux. Et puis, la guerre, cela creuse l'estomac. Que pensez-vous de ce que vous avez observé hier ?

- Mon général, cette première bataille semble une victoire. Mais elle est chèrement payée. On le verra lorsque le décompte des pertes sera terminé. Il y a des choses à améliorer, à mon avis. Il y a trop de risques de confusion entre les uniformes et même entre les drapeaux. Celui de la Confédération ressemble trop à celui des yankees. C'est une première bataille et je pense que les yankees sont tombés de haut en voyant leurs troupes se replier. Seulement je ne pense pas que cela les calme. Au contraire, ils vont étudier les raisons de leur échec et ils reviendront à la charge. De notre côté, il y avait à la tête des troupes des officiers et des officiers non commissionnés, que nous appelons en France des bas-officiers<sup>3</sup>, d'expérience et de valeur. L'arrivée de la brigade Jackson s'est faite discrètement et elle m'a pris par surprise.

Son emploi de l'artillerie a été efficace, mais je maintiens que le tir direct n'est pas la meilleure solution. Je l'ai admiré, sur sa crête, donnant un ordre de temps en temps et regardant ses troupes évoluer le reste du temps. Il semblait confiant en la qualité de l'entraînement de ses unités.

- Oui, mais les troupes au secours desquelles sa brigade s'est portée n'ont pas tout de suite perçu l'efficacité de son intervention. Les troupes renforcées étaient sur le point de céder quand l'un de ses officiers en a rendu compte à Jackson qui était immobile sur sa crête. Mais Jackson voyait bien comment ses troupes étaient en train de redresser la situation. Alors, fidèle à son arme favorite pour les affrontements d'infanterie, il a répondu à Bee : « Alors donnez-leur de la baïonnette » en parlant des yankees. Lorsqu'il a raconté cet échange, hier soir, Bell a même dit : « Jackson était sur la crête, immobile comme un mur de pierre ». Il me semble que c'était un reproche, dans sa bouche. Mais quand on l'a questionné à ce sujet, il a infléchi sa position et l'a tourné en compliment. On verra ce que l'Histoire retiendra.

Quel est votre programme aujourd'hui ?

---

<sup>3</sup> Ancienne dénomination de ce corps indispensable au succès des armes et que l'on appelle maintenant le corps des sous-officiers.

- Mon général, si vous m'autorisez, je vais parcourir le champ de bataille pour observer les ambulanciers en train de relever les morts et les blessés.  
- Pourquoi n'allez-vous pas à l'hôpital de campagne installé tout près d'ici ?  
- J'irai, mais je sais bien ce qu'est un hôpital de campagne. Ce que je ne connais pas, c'est la réalité d'un champ de bataille dans ce domaine. La fumée s'est dissipée et il est important pour moi de me rendre compte du travail des ambulanciers. »

Je ne m'éternise pas au déjeuner. Je prends mon cheval. J'ai préparé mon bagage et l'ai mis en dépôt chez le chef de cabinet du général. Je n'y ai pris que ma chambre photographique et son pied court. Il ne me faut pas un quart d'heure pour arriver sur le lieu du carnage, il n'y a pas d'autre mot. Dans mes jumelles, la première vue est poignante. Des hommes valides sont revenus sur le champ de bataille pour aider les ambulanciers. Ils soutiennent les blessés encore capables de marcher même avec de l'aide et les conduisent vers les postes de secours.



*Des hommes valides sont revenus sur le champ de bataille pour aider les ambulanciers.*

Je me retourne vers la légère hauteur où se tenait hier une batterie nordiste dont la charge de fin d'après-midi s'est emparée et qu'elle a réduite au silence.

Des généraux et leurs accompagnateurs sont en train de descendre la colline à cheval. Il n'y a plus de blessés sur la pente. En revanche, le nombre de cadavres est effarant et la vue des cadavres des chevaux me tord encore davantage l'âme que celle des cadavres de soldats. Ces pauvres animaux sont tombés parfois cruellement éventrés, pris dans une bataille à laquelle ils étaient totalement étrangers. Des soldats dont certains ne sont même pas en uniformes et sont armés de longues carabines de chasse ressemblant à celles que l'on produit dans le Kentucky vont d'un corps de cheval à l'autre. Ils dessellent ou débâtent les animaux et de temps en temps donnent le coup de grâce à un animal blessé pour abrégier son atroce agonie.

Les cadavres des hommes sont souvent déchiquetés, éventrés, ensanglantés. La brise matinale chasse mollement la brume de chaleur qui monte de la terre mouillée par la rosée de l'aurore. Alors je perçois, insidieux puis écœurants, des effluves de mort faits de la fadeur de l'odeur du sang en train de coaguler, de la puanteur de merde fraîche qui monte des tripes déchiquetées et des résidus de fumée de poudre noire refroidis qui se sont déposés sur tout le terrain.

Certains des officiers qui parcourent les lieux ont sorti leur mouchoir et s'en tamponnent le nez.



*Des généraux et leurs accompagnateurs sont en train de descendre la colline à cheval.*

Au sommet de la colline, sur la crête, j'aperçois des pièces d'artillerie dont deux semblent encore en état et leurs caissons semblent pouvoir toujours accueillir l'accrochage de la flèche du canon. J'en ai assez vu. Je décide de revenir vers le Q.G. et de visiter l'hôpital. Ce que j'y découvre est dantesque.



*Le spectacle de l'hôpital de fortune est dantesque.*

La salle des pas perdus de la gare des marchandises est encombrée de lits de camps militaires mais aussi de lits à une place venant de mobilier de chambres à coucher. Des tables de salle à manger ou des tables de décharge venant de bureaux servent de billards aux chirurgiens et infirmiers. J'aperçois des dames qui œuvrent comme infirmières ou apportent de la charpie de tissus.

Je suis sidéré de voir l'aspect de cette gare de marchandises. Comme il n'existait pas de service de ce genre à Manassas, le gouvernement confédéré a loué la grande maison d'un



propriétaire local parti à Boston. Il y a installé des bureaux à guichets sur la véranda qui entoure le rez-de-chaussée et donne par les portes fenêtres sur la grande salle de réception transformée en salle pas perdus. L'armée a installé un poste de télégraphe raccordé à celui qui existe dans la gare ordinaire depuis le temps de paix.

Les guichets sont déserts. Seul le poste de télégraphe est encore occupé et l'employé m'indique que je peux trouver le personnel des guichets pour les voyageurs dans une annexe où on les a transférés. Ils ont été déplacés de la gare quand Beauregard y a installé son Q.G., et ceux qui avaient leurs bureaux sur la véranda de cette maison les ont rejoints lorsque la gare de marchandises a été transformée en hôpital.

Mon billet de retour vers Charleston est une réquisition signée par Aldebert et adressée aux agents de sa compagnie. L'employé de la gare considère ce message et compulse un registre. « Vous avez un train qui quitte cette gare dans deux heures. Les voitures sont prêtes mais on attend le mécanicien pour mettre la machine en chauffe.

- Mais le chauffeur est-il présent ?

- Oui. Mais il ne mettra pas en chauffe sans le mécanicien.

- Je peux l'aider.

- Vous savez conduire un train ?

- Bien sûr, c'est mon métier en France. » Pieux mensonge.

- Allez dans le bâtiment du dépôt. Vous trouverez le chauffeur dans la lampisterie. Il est en train de faire une partie de *Tri Peaks*. Présentez-vous à lui. »

Le chauffeur est assis devant sa réussite étalée sur la table. Mais il semble soucieux. Lorsque j'entre, il me regarde d'un air interrogateur.

- Je viens vous aider à mettre en chauffe » lui dis-je.

- Qui êtes-vous ? »

Je m'explique. Je lui assure que je conduis des trains en France. Il est pressé de partir, manifestement. Mais il hésite. Je lui présente la réquisition signée par Aldebert Toppenot. L'homme me rend le papier. Et puis c'est la guerre, les choses sont plus ou moins exceptionnelles.

- Monsieur, je ne sais pas très bien lire, mais j'ai pu lire le nom de Monsieur Toppenot. Seulement il n'est pas d'usage de changer de mécanicien sans une décision de service.

- Soit. Mais il faut que le train roule. J'espère que votre chef d'équipe arrivera, mais il faut que le train parte à l'heure. Il faut donc mettre en chauffe dès maintenant. Est-ce que les graissages ont été faits ?

- Oui. Mais il faudra purger les conduites de freins et atteler. Et je ne sais pas si les agents de la gare sont tous présents.

- S'ils ne sont pas là, nous les remplacerons. »

Le vieil homme cède devant la nécessité, mais il se méfie. Il observe mes faits et gestes. Quand il me voit ouvrir d'un geste sûr les boîtes de paliers et les graisseurs, manipuler les soupapes automatiques pour vérifier leur fonctionnement, et sans oublier celles qui sont situées à l'intérieur du châssis, il se rassure. Il est en train d'allumer le petit bois dans le fourneau quand arrive le mécanicien. L'homme est dans un état déplorable, titube en s'appuyant sur un morceau de piquet de clôture qui lui sert de canne. Je me précipite pour le soutenir et le faire asseoir sur une caisse vide. Il a la bouche en sang et parle avec peine. On l'a agressé sur le chemin qui le conduisait de la chambre du dépôt à sa machine. Il n'a pas vu les agresseurs mais on lui a volé la montre qui lui sert à régler la marche de son train. Il a perdu les quelques dollars que contenait sa poche. Il n'a pas vu qui l'a agressé mais les voleurs se sont enfuis après l'avoir assommé avec le bout de bois qui lui sert de canne.

Je dis au chauffeur de continuer à faire monter le feu. En regardant autour de moi, je vois un chariot à bras à deux roues qui sert normalement à transporter les bagages. J'y installe le mécanicien et le conduis à l'hôpital de campagne. Une infirmière en vêtements civils le prend immédiatement en charge. Dieu merci, il n'a rien de grave. Le sang de sa bouche vient

de ses lèvres abîmées, mais il n'a pas de dents cassées. Pas du fait de l'agression en tout cas. Mais l'homme ne se sent pas vraiment en mesure de conduire son train. Un câble envoyé à la compagnie reçoit pour réponse de me laisser conduire le train mais avec le mécanicien présent dans la cabine. La plateforme est suffisamment vaste pour accueillir trois personnes et il faut que le mécano regagne sa gare d'attache. Cet arrangement sied au cheminot qui tient à rentrer chez lui. Mon bagage trouve sa place à côté des sacs des deux cheminots. Jamais je n'ai fait un voyage aussi horrible.

Le chauffeur a bien fait monter la pression dans la chaudière, le train manœuvre en souplesse pour faire marche arrière sur la voie de service et s'atteler au convoi de voitures et de fourgons<sup>4</sup>. Je descends de la machine la massette à la main pour aller taper les conduites de gaz comprimé qui doivent manœuvrer les freins. Toutes sonnent clair. Ensuite je vérifie le fonctionnement du volant de frein du fourgon de queue. Je sens que le volant est dur. Je reviens à la machine et demande au chauffeur où se trouve la burette d'huile pour lubrifier l'axe du volant de frein. Cela me prend encore un bon quart d'heure. Le chef de gare est inquiet de me voir prêt à conduire. Mais lorsqu'il se rend compte de ce que le convoi est vérifié et prêt à partir à l'heure, il se rassure.

Nous quittons enfin de quai de la gare. Le train répond bien aux commandes. Le mécanicien connaît la ligne et dispose d'un plan de route détaillé. Il prend place sur le strapontin pliant et me précise ce qu'il me faut faire, ralentir, accélérer, prendre de l'élan ici, freiner là, et sabler ici avec les sablières de droite, puis celles de gauche. Mais quel que soit le courage de cet homme, je vois bien qu'il souffre et qu'il lui faudrait des soins. Nous arrivons à Petersburg en pleine nuit et avec trois heures de retard. L'équipage du train est arrivé à son dépôt. Un autre doit prendre le train en charge demain pour repartir. Mais les deux cheminots qui terminent leur tâche doivent faire « tomber le feu » parce qu'ils n'ont pas le droit de laisser la chaudière sous pression avec le foyer allumé sans qu'un équipage qualifié les relaie auparavant.

Nous avons sympathisé. Si conduire une machine n'était que la faire avancer, reculer, accélérer ou ralentir, je pourrais dire que je sais conduire un train. Mais ce voyage m'a montré la complexité de la manœuvre globale d'un voyage. En fait, il faut connaître la ligne pour prendre l'élan adapté à la montée des rampes, aborder les descentes avec prudence et surtout économiser l'eau et le bois. En outre, l'encombrement des voies par les transports de troupes a endommagé certains cantons trop sollicités. C'est pourquoi nous avons pris tant de retard. Il a fallu plusieurs fois s'arrêter, descendre de la machine à un arrêt en pleine voie pour prendre contact avec un poste militaire du commandement du service des transports.

Deux fois il a fallu organiser un croisement sur voie unique avec la première fois un refoulement – c'est à dire une marche arrière – d'un autre convoi sur plus d'un kilomètre pour rejoindre un passage de croisement. La deuxième fois j'étais rodé et cela a été plus vite. Le malheureux mécano, appuyé à la rambarde de la plateforme de conduite, me criait les indications de sa feuille de route mais il fallait les adapter à la nouvelle situation de fait. Le cheminot souffrait rien qu'à élever la voix pour se faire entendre. Il n'aurait pas pu descendre et remonter avec ses douleurs osseuses. Je craignais qu'il n'eût une côte cassée voire des atteintes dans les organes du ventre.

C'est pourquoi je suis heureux de pouvoir rendre la bande à un vrai mécanicien avant d'aller me coucher. L'équipage finissant se rend au bâtiment du dépôt pour faire son rapport. Le chef de dépôt écoute leur récit et me regarde d'un air aimable. Il me remercie de mon action au profit de la compagnie et de ses passagers et m'attribue une chambre de passage. Le lit est attirant, garanti sans puce ni punaise, grâce aux soins de la femme de charge qui manie

---

<sup>4</sup> Voitures, fourgons et wagons. Les voitures, véhicules qui comportent des fenêtres et des sièges, servent au transport des passagers, les fourgons, véhicules fermés sans autres ouvertures que des aérateurs et des portes en général coulissantes et dépourvus de sièges, servent au transport d'animaux ou de bagages nécessitant une protection contre les intempéries. Les wagons servent au transport des autres marchandises et sont construits sur des modèles généraux ou spécialisés.

avec ardeur l'alcool de bois. Mais je me sens sale et souhaite prendre un bain ou au moins faire une toilette assez complète. Malheureusement, il n'y a pas d'eau chaude disponible.

Alors le chef de dépôt me dit : « Il y aurait bien une solution. Il y a la maison de Madame Charlotte. Elle a une salle de bain et de l'eau chaude en permanence. Peut-être acceptera-t-elle de vous la louer le temps d'un bain. J'hésite. Fatigué comme je suis, je n'aspire qu'à me coucher. Sans compter que je me doute que l'établissement en question est certainement un hôtel de passe. Et puis le goût de la propreté l'emporte. Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il n'est en fait pas très tard. La tenancière m'accueille avec amabilité. Apparemment, un coursier a dû l'avertir de ma venue et elle me propose d'emblée sa salle de bain. J'en profite pour jeter un regard à la grande salle du bas. En fait, cela ressemble fort à une salle de bar de saloon. La décoration est plus « tape-à-l'œil » et des filles dansent sur l'estrade en montrant leurs dessous. La « taulière » me demande si j'ai besoin d'assistance, avec un clin d'œil coquin. Mes vêtements ont bien besoin de rafraîchissement. J'ai de quoi me changer dans mon bagage. Qui est resté au dépôt. Alors, une fois mon bain pris, je règle le service au comptoir de Madame Charlotte. À ma demande, la « dame » m'indique un blanchisseur un peu plus bas dans la rue. Son établissement est ouvert en permanence et donne du travail par roulement à des ouvrières habiles. Mon train devant repartir à huit heures il est entendu que mes vêtements seront prêts à sept heures.

Je retourne donc à ma chambre au dépôt, me dénude et enfle ma chemise de nuit. Je me glisse enfin entre les draps propres en coton de Caroline du Nord. Je m'étire et suis prêt à m'endormir. Méfiant, j'ai fermé ma porte en calant une chaise en arc-boutant entre le plancher et le dessous de la serrure de la forte porte en chêne. Et je glisse dans un sommeil réparateur dans la fraîcheur rêche des draps et les effluves de l'alcool de bois qui a purifié la literie. Des coups de tambour sur la porte me réveillent en sursaut. J'ai du mal à me souvenir d'où je suis.

- Ouvrez, c'est l'heure de se lever ou vous aller manquer votre train ! »

La forte de voix d'une femme noire que j'imagine grande et aux formes généreuses emplit la cage d'escalier en bois et doit sans doute réveiller tout le quartier. Cette voix sort d'une forte poitrine aux poumons volumineux, j'en suis sûr. Par peur de voir les coups et les ondes sonores faire tomber le bâtiment du dépôt, je me précipite pour débloquer la porte. Je n'ai que le temps de me reculer pour éviter de la prendre dans la figure ou, pire, sur mes orteils nus. Quelle surprise, la femme est bien noire, mais pas grosse du tout, ni même grande, à peine un peu plus que moi et d'une structure générale qui ne rappelle en rien l'obésité.

- Qui êtes-vous, madame ?

- C'est moi qui tiens les chambres de l'hébergement du dépôt de la gare. Je fais le ménage et la lessive. Mais je vous ai apporté de l'eau pour que vous puissiez vous raser. Vos vêtements sont revenus de la laverie. Ils sont propres et repassés. Les voici et je vous donne la note. Il vous faudra payer avant de partir.

- Rassurez-vous, je vais payer. Quelle monnaie a cours ici ?

- On préfère les dollars fédéraux.

- Et si je donne des pièces d'argent ?

- C'est encore mieux.

- Et à vous, combien vous dois-je ?

- Le prix de la chambre est de deux dollars pour la première nuit et ensuite de cinquante cents pour les trois jours qui suivent. Donc pour vous ce sera un dollar.

- Madame. Je si je vous donne dix dollars en or, pouvez-vous vous charger de régler la laverie ? Je vois que la note est de un dollar et soixante-quinze cents. Avec dix dollars, vous pouvez largement tout régler. »

La dynamique femme de service a un large sourire. Et elle ajoute : « Ce serait trop de bénéfice pour moi. Descendez à l'entrée et je vais vous faire déjeuner. C'est prêt. »

Ce déjeuner est réconfortant et savoureux. La domestique s'empresse auprès de moi et je ne manque de rien. Elle me gave de pancakes et de muffins avec de la confiture de

rhubarbe. La boisson est du délicieux thé de Caroline du Sud. Deux cheminots entrent pour déjeuner à leur tour.

- Bonjour, Martha, » fait le mécanicien. « Tu es toujours aussi charmante !

- Vous voyez, Monsieur le Baron ! Dès que leurs femmes ne sont pas là, ils lutinent les négresses ! J'espère que vous serez plus fidèle à Mademoiselle Hélène !

- Mais vous me connaissez, et aussi ma fiancée ?

- Vous non, mais elle, oui. Je suis de Charleston. Et c'est Monsieur Aldebert qui m'a trouvé cet emploi quand j'ai été affranchie. Je connais surtout Lucy, la Guadeloupéenne. Alors je savais tout de votre déplacement vers Alexandria. Vous savez, les nègres sont présents partout et nous savons beaucoup de choses. Je sais exactement qui a attaqué Bill à Manassas.

- Comment savez-vous cela ? » Je suppose à part moi que Bill est le mécano.

- Le gars a essayé de vendre la montre de cheminot. J'ai déjà dit tout ce que je sais au chef de dépôt. Allez ! Finissez votre déjeuner, prenez votre bagage et montez dans le train. La police s'occupera de cette affaire.

Cette fois, je compte bien terminer le voyage comme simple passager. Tout commence pour le mieux avec une installation dans une voiture sans compartiment mais aux banquettes confortables avec un molleton de laine. Au moins, je n'aurais pas à endurer les banquettes en bois. Le couloir central court entre les deux plateformes d'extrémités par lesquelles se fait l'accès à l'intérieur de la voiture. Je m'installe face à la marche bien avant que le convoi soit conduit vers le quai. Lorsque j'arrive au train, la machine est sous pression et les lumières des trois voitures sont allumées. Le chef de train est fort surpris de me voir arriver du foyer du dépôt avec mon bagage de passager et m'accueille avec quelque surprise. Je lui présente mon laissez-passer et c'est lui qui m'indique cette voiture plus confortable que les deux autres. Après avoir parcouru le convoi, il revient vers moi et m'indique que le départ n'est prévu que dans une heure s'il n'y a pas de contretemps dû aux circonstances exceptionnelles de la guerre. Il me propose d'aller attendre au bar de la gare mais je lui explique où j'ai logé et que j'ai fait une nuit de cheminot au dépôt. Il a un large sourire et me quitte pour la machine. Je prends mes aises et j'ai fini d'installer les journaux du matin autour de moi quand deux coups de cloche m'avertissent d'une manœuvre imminente. Le train s'ébranle et quitte lentement la voie de garage. Au bout de deux cents mètres environ, il s'arrête et repart en arrière. Je me mets à la fenêtre pour observer la manœuvre. Le contrôleur chef de train est accroché à la balustrade du fourgon de queue et agite sa lampe verte que doit sans doute surveiller le mécano. La lampe s'immobilise et disparaît. Le train s'arrête dans un crissement des freins de la machine. La lampe reparait mais elle éclaire en blanc. Re-agitation lente et le train repart toujours en refoulant. Re-arrêt. La machine lâche un jet de vapeur et en arrivent deux coups de cloche.

Le bec de gaz qui éclaire ma place chuinte doucement et dispense une lumière bien blanche. La mèche de fibre d'amiante doit être neuve. Et je lis le récit de la bataille de l'avant-veille. En particulier ce que je n'ai pas pu observer moi-même. Je commence par le dernier paragraphe de l'article.

### **« Les troupes Yankees battent en retraite »**

*À l'ouest, la Crête Chinn est occupée par la brigade du colonel Oliver O. Howard de la division Heintzelman. Vers quatre heures de l'après-midi deux brigades confédérées qui venaient d'arriver de la vallée de la Shenandoah -- celles du Colonel Jubal A. Early et du Brigadier Général Kirby Smith commandées par le Colonel Arnold Elzey après que Smith fut blessé -- écrasent la brigade Howard. Le Général de Beauregard ordonne à toute sa ligne d'avancer. Les forces de McDowell s'écroulent et battent en retraite.*

*Le repli reste relativement organisé jusqu'à la traversée du Bull Run Creek mais les officiers de l'union le coordonnent mal. Un chariot qui a été renversé par un tir d'artillerie*



*bloque le passage sur un pont qui enjambe le Cub Run Creek. Cela provoque un début de panique parmi les troupes de McDowell. Alors que les soldats fuient vers Centerville, en jetant leurs armes, McDowell ordonne à la division du Colonel Dixon S. Miles d'établir une arrière-garde, mais il est impossible de réorganiser les troupes avant d'atteindre les faubourgs de Washington. Dans le désordre qui suit, des centaines de soldats yankees sont faits prisonniers. Les élites de Washington, députés et sénateurs compris qui, s'attendant à une victoire facile, étaient venu pique-niquer en regardant la bataille, s'enfuient dès qu'ils comprennent que la partie est perdue. Quand l'armée en déroute est acculée à la retraite elle trouve les routes menant à Washington encombrées par les calèches des civils qui veulent regagner la capitale.*

Suit une logorrhée dithyrambique sur l'invincibilité des forces confédérées qui ne tarde pas à m'exaspérer compte tenu de ce que j'ai pu observer lors de la bataille et après. Si je comprends bien, alors que les troupes de Beauregard auraient pu pousser leur avantage et prendre Washington, elles se sont arrêtées. Pourquoi ? Cela me paraît incompréhensible mais je ne porterais pas de jugement sur la simple foi d'un article de presse rédigé à chaud alors qu'on n'a pas encore le bilan humain des pertes des deux partis.

Je crains fort que cette déculottée ne rende les Yankees hystériques et que les Confédérés ne se croient définitivement vainqueurs. Ce qui est sûr, maintenant, c'est que la guerre va durer. Ce que j'apprends plus tard en arrivant à Charleston de la part d'Aldebert Toppenot toujours bien informé, c'est que le Président Davis lui-même a assisté au moins à la fin des combats, et qu'il a insisté pour que Beauregard exploite la victoire en poursuivant sur Washington. Johnston aurait tenté d'intercepter les troupes de l'union en faisant donner les brigades de Bonham et Longstreet, mais sans succès. Les deux généraux se seraient enguirlandés, pour rester poli, parce qu'ils ont essuyé des tirs d'artillerie des éléments de couverture yankees qui assuraient le recueil des troupes en retraite avant de devenir l'arrière garde dans un manœuvre dite « en perroquet ». Et comme une brigade yankee encore cohérente, celle de Richardson il me semble, bloquait la route de Centerville qu'il aurait fallu à tout prix traverser, Johnston aurait ordonné de cesser la poursuite.

Mais je n'ai pas encore eu ce récit de mon futur beau-père tandis que j'attends le départ du train. C'est un brouhaha et un bruit de bottes sur le quai en bois qui attirent mon attention. Le contrôleur entre dans la voiture depuis la plateforme arrière, suivi par un officier de police, un marshal – et son adjoint – ainsi qu'un officier de l'unité de vigilantes de la compagnie ferroviaire. Ils viennent prendre ma déposition et me présenter un homme qui est resté sur le quai, entravé et encadré par deux sheriffs adjoints à la mine patibulaire. Je confirme que cet homme m'est totalement inconnu. Il aurait été dénoncé par des affranchis comme ayant tenté de vendre une montre assez particulière. Pour prendre ma déposition, les policiers sont remontés dans la voiture et se sont installés à ma place parce qu'il y a une bonne lumière et une table à rabat qui permet d'écrire. Pendant qu'ils s'installent, j'en profite pour préparer ma chambre photographique, j'ai l'intention de prendre des photos de l'intérieur de la voiture, plus pour faire des essais techniques que dans un souci documentaire. Le marshal pose sur la tablette un carnet et un crayon mais aussi une montre, la fameuse montre que l'homme arrêté portait sur lui et qui semble particulière. Le contrôleur est incapable de dire s'il s'agit bien d'un « régulateur » de chemin de fer mais moi je l'identifie. Pour montrer les aspects particuliers de cette montre, j'en mets deux à côté sur la tablette. Et comme mon revolver Le Bossu me gêne dans ma poche revolver, je le pose aussi sur la tablette. Et j'explique en quoi cette montre est particulière. D'abord elle a un remontoir à molette et non une clé, comme cette montre de chasse qui est à moi et est posée à droite du régulateur, alors que mon autre montre, celle de mon gousset posée à gauche, est plus ancienne et a un remontoir à clé. Je montre aussi les deux sous-cadrans installés dans le cadran principal du régulateur. Mais je ne fais pas fonctionner cet objet qui est une pièce à conviction. Le propriétaire de la montre viendra la reconnaître au bureau de police. Mais le

contrôleur est fort intéressé par ce « régulateur » si parfait. Je suis d'autant plus fier de son admiration qu'il s'agit d'une montre fabriquée en France par la maison Zénith.



*Mes deux montres et mon Le Bossu encadrent le « régulateur » Zénith volé*

Ma déposition porte sur l'état dans lequel était l'homme au moment où il est arrivé vers son collègue et moi-même. Parce que les infirmières ont apporté des soins efficaces qui font que la violence de l'agression en a été masquée. L'homme ne peut pas se déplacer et le médecin de la ville lui fait préparer un corset parce qu'il a une côte cassée. L'agression d'un agent de la compagnie pour lui voler son argent et sa montre de service constituent une grave offense à la loi et le policier tient à ce que son rapport soit des plus précis pour bien éclairer le juge. Après avoir noté mon témoignage et m'avoir fait signer son carnet de dépositions, le policier et ses hommes quittent la voiture avec la montre.

- Par curiosité, Monsieur, pourquoi avez-vous deux montres ?

- L'une, la plus vieille, me vient de feu mon père et j'y tiens beaucoup. L'autre plus récente me sert surtout dans les conditions plus rudes. Je l'avais achetée pour aller à la chasse et elle a un remontoir à molette qui est plus aisé d'utilisation que le système à clé de mon autre montre. Et lorsque je pars en voyage, je prends les deux montres au cas où l'une d'entre elle tomberait en panne. »

Le policier rassuré quitte enfin la voiture. Le contrôleur me donne des nouvelles rassurantes du mécano qui est astreint à un repos forcé pendant quelques jours. « Le temps qu'il puisse à nouveau conduire sa machine. Une fois qu'il se sera fait à son corset, il pourra se remettre au travail. »

C'est sur les genoux que je reviens à Charleston. Je retrouve Tertullien qui a pris de l'assurance et de l'importance dans le domaine Toppenot. Aldebert a continué à mettre ses avoirs à l'abri. Le mariage se prépare et il me tarde de pouvoir m'occuper de la bague. Il faut

que j'envoie un courrier en France et avec les délais du courrier il me faudra bien trois mois pour faire venir la bague qui fait partie du coffret à bijoux de feu ma mère. Je ne prendrai pas le risque de la faire adresser en Caroline du Sud. Il faut que je choisisse entre Savannah chez le Consul et Washington, à l'ambassade par le courrier diplomatique.

- Ne commettez pas cette folie, Pierre-Hubert » me dit Aldebert. « Il y a d'excellents bijoutiers ici qui disposent de bagues anciennes venant de familles européennes. Vous en trouverez sans difficulté qui feront l'affaire. Plus tard, lorsque tout ceci sera fini et que vous pourrez vous rendre en France avec votre jeune épouse, vous aurez tout loisir de vous rendre à Angoulême et de lui offrir une des bagues de feu Madame votre mère. »

Mes occupations tournent autour du traitement des plaques photographiques. Avec la nouvelle émulsion, les résultats sont remarquables. Le piqué est excellent et le contraste est fort net. Wayne Patty, le photographe, me parle d'une nouvelle invention pour le moment encore à l'étude. Des chimistes allemands ont travaillé sur une nouvelle matière, le nitrate de cellulose, à la recherche d'une évolution des poudres pour cartouches à la nitrocellulose. Ils ont obtenu une pellicule souple et assez résistante acceptant bien le nitrate d'argent qui sert aux émulsions photosensibles. Il est même plus facile de l'y faire adhérer que sur le verre des plaques actuelles. Malheureusement, d'une part cette matière est hautement inflammable et d'autre part elle vieillit très mal.

- Mais quel serait l'intérêt de cette matière pour les plaques photographiques ?

- Il n'y aurait plus de plaques. Cette pellicule remplacerait les plaques. Comme on pourrait en faire une bande de la largeur de la plaque mais très longue et que l'on pourrait enrouler comme on le fait d'une bande de tissu, il serait possible de concevoir une chambre photographique à surface sensible déroulante où l'on pourrait impressionner plusieurs images sans devoir changer la plaque. »

Alors, d'un seul coup je mesure l'intérêt de la chose. Mais le photographe calme mon enthousiasme. « Tout doux, Monsieur le Baron. Je vous ai dit que pour le moment la matière n'est pas au point. Mais il faut ouvrir l'œil parce que la recherche est en marche et il se pourrait bien que, rapidement, en Europe, on mette au point une nouvelle matière artificielle grâce aux progrès de la carbochimie, qui révolutionnerait la fabrication industrielle. Imaginez une matière souple et insensible à l'eau. On pourrait commencer par en fabriquer des vêtements de pluie dont on n'aurait pas à se soucier. Finie la corvée de graissage ou d'huilage des toiles cirées des *raincoats* et autres cirés de mer... »

Les veillées d'après-dîner ne sont pas des plus optimistes. Initialement ragaillardis par la « victoire » de Manassas Junction, les Toppenot sont revenus à plus de bon sens. Le commandement confédéré aussi d'ailleurs. Contacté par une des taupes de Pinkerton, je reçois un jour une demande de renseignement sur le dispositif consolidé autour de Manassas Junction. Comme j'ai pour habitude de me rendre à la pharmacie de Pierre pour développer mes prises de vues, je fais donner rendez-vous dans le même immeuble à l'officier du 2<sup>ème</sup> Bureau de Beauregard qui me traite. La situation est délicate et il ne va pas falloir rater la manœuvre d'intoxication.

En effet, nombre de commentateurs restent persuadés que la victoire sur l'Union aurait été définitive si Beauregard avait poussé jusqu'à Washington. Ce n'est ni mon avis, ni celui de généraux les plus expérimentés que j'aie eu l'occasion de côtoyer. Beauregard lui-même m'a déclaré en aparté : « À la fin de la bataille, nous étions complètement désorganisés. Les hommes étaient épuisés tant nous avons eu chaud ; et nous avons eu beaucoup de pertes. Si nous avions poussé plus loin, nous courions à la défaite. Il aurait fallu commencer par prendre Centerville, ensuite établir une tête de pont de l'autre côté du Potomac, c'était irréaliste. »

Une nouvelle nous est arrivée rapidement après cette première bataille rangée : dès le 22 juillet le président Abraham Lincoln signe un décret pour enrôler cinq cent mille hommes pour trois ans de service militaire obligatoire. Les chefs de la Confédération des États d'Amérique comprennent alors que d'une part les Yankees ne lâcheront pas prise, mais qu'en

plus il faut d'urgence améliorer ce qui n'a pas fonctionné la première fois : revoir les transmissions, mais surtout la coordination entre les généraux, clarifier les questions d'uniformes, de drapeaux et étendards sur le champ de bataille et accroître la recherche du renseignement en amont sur les intentions des généraux unionistes et leurs plans d'attaque.

« Vous ne pourrez pas éternellement jouer les agents doubles. Pinkerton va finir par comprendre » me dit mon officier traitant. « Nous avons mis au point une manœuvre qui va vous conduire en prison. Je m'explique. Vous allez transmettre par la boîte aux lettres les renseignements que vous demande Pinkerton. Renseignements que nous vous donnerons en les truquant comme il se doit. Nous avons comme réserviste un ancien diplomate entré chez les Jésuites et qui est passé maître dans l'art de la désinformation. Nous le mettons à contribution régulièrement et tout se passe très bien. Comme il est prêtre d'une paroisse catholique, il est très facile de le rencontrer si l'on veut se confesser. Savez-vous quelle boîte aux lettres vous devez contacter ?

- Non, je dois poser un noyau de fruit de saison ou un trognon de légume dans un trou entre les pierres du jardinet de la gare centrale. Ensuite, c'est une taupe qui me contacte. Mais vous avez la liste, je l'ai fournie.

- Et comment la taupe prend-elle contact ?

- Elle laisse une enveloppe à mon nom au portier de la plantation qui est chargé de recevoir le courrier. L'enveloppe contient le nom d'un bar ou d'un salon de thé et une date et heure de rendez-vous. Mais ceci est crypté au disque Alberti.

- Bien. Donc vous allez envoyer les renseignements demandés, je suppose cryptés au disque, et nous laisserons partir la taupe. Ensuite, nous lancerons une opération d'arrestations dont vous ferez partie. Vous serez mis en garde à vue deux ou trois jours, puis relâché faute de preuves avec les excuses du tribunal. Mais pas les taupes qui auront été arrêtées. Rassurez-vous, vous serez mis en garde à vue dans les locaux du commandement militaire et vous serez confortablement installé. Ensuite, nous officialiserons votre rôle auprès des blessés. »

En attendant que cette nouvelle affaire se mette sur pied, il me faut donner le change et faire comme si de rien n'était, sans en parler même à Hélène ou Tertullien. En suivant les nouvelles, je découvre que Beauregard réagit rapidement au problème des confusions de drapeaux en adoptant pour le champ de bataille le *Dixie Flag* qui était celui de l'armée de Virginie du Nord. Une nouvelle étape difficile m'attend.

